



N° 25. — 2<sup>e</sup> année

NOVEMBRE 1918

20 centimes

---

---

# *les tablettes*

---

---

SOMMAIRE : Bois gravé de Frans Masereel — Les responsables, Claude Le Maguet — Dans la Maison des Morts, Séverine — Lago Maggiore. Heinrich Eduard Jakob — Confiance à l'homme, Claude Le Maguet — Prières, Jean Lunaire — En lisant, Van Gogh — A la volée, C. L. M. — Pour Henri Guilbeaux

CONDITIONS D'ABONNEMENT. — Pour tous pays : Un an, 2 fr. 50 — Six mois, 1 fr. 25  
Adresser ce qui concerne : la Rédaction, à Claude LE MAGUET; l'Administration, à Albert LEDRAPPIER  
Case postale 13718 Jonction, Genève.

*Vol. 19.*



## Les responsables

Une fois consommée, les hommes mesurant le prix de leur sottise, en éprouvent du dépit et ne peuvent en supporter la responsabilité. Nul ne trouve un tel poids fait pour ses épaules. Qui en chargera-t-on ?

La guerre venue, on n'a pensé qu'à une chose : « en mettre » afin d'« avoir » l'adversaire. Puis le combat terminé, vainqueurs et vaincus contemplant leur œuvre stupide se sont dit que pour l'avoir accomplie, il avait fallu tomber bien bas dans la déraison : « Comme c'est malin d'avoir fait ça ! » Mais les faibles consciences succombent sous le poids du reproche comme les ânes paresseux sous leur charge. C'est bientôt fait de se débarrasser de ce qui vous accable.

On s'est d'abord mutuellement accusé, tels des gosses après une « chiquerie ». Puis un bouc émissaire fut trouvé, qui chacun innoçenta : « Le voilà le coupable !... C'est Guillaume, le méchant Guillaume ! »

C'est bon, calmez-vous. Et réfléchissez bien. La vertu de Guillaume est certainement dans les prix les plus bas. Mais pouvez-vous penser qu'il y aurait avantage à l'échanger contre celle d'un gouvernant de l'autre camp ? Je ne tenterai pas le marché. Du tigre et du loup, il n'y a que la peau qui vaille.

Mais j'entends quelques voix : « Oui, oui, il a raison. Tous les gouvernants sont du même acabit et partagent la responsabilité de la catastrophe ».

— Les gouvernants et les peuples.

— Non, pas les peuples. Ils sont tous innocents.

— Singulière innocence que celle qui met à exécution les desseins criminels des grands. On répétera vainement que les peuples n'ont pas voulu la guerre. Il reste à regretter qu'ils l'aient faite. Peut-on dire qu'une chose n'a pas été voulue lorsqu'on lui a prêté un indispensable concours ?

Ainsi, une poignée de cruels a le pouvoir de réduire tout le monde à la cruauté. C'est ce pouvoir que nous devons nous attacher à détruire en amenant les hommes à prendre conscience de leurs actions. Rien n'est désespérant à constater comme cette peur de la responsabilité, cette lâcheté devant soi-même, ce « pouce-pilatisme » venant mettre un terme à tous les embarras de la conscience. On commence toujours par mal ou sottement agir parce qu'il est plus facile d'accepter un ordre que de le refuser. Advienne que pourra et l'explication ne manquera pas de se présenter sous la forme du sophisme. Et l'excuse, sous celle de la démagogie.

Guillaume ! Les gouvernants, ses pareils !... Cette désignation toute prête de coupables ne tombe-t-elle pas à propos pour l'absolution de leurs complices ?... Qui ne se ralliera à cette solution hâtive et commode ?... Éternellement, Populo sera considéré comme ayant agi sans discernement. Et Populo pourra récidiver sans encourir la sévérité de l'histoire.

Mais Populo paie cette méprisante indulgence d'un trop grand prix. Et ses meilleurs amis sont ceux qui lui disent la vérité, quelque rudesse qu'ils y mettent. Ceux qui le flattent en veulent tirer profit : « Prolétariat conscient ! » Ah ! oui, « c'est avec ça qu'on vous enpaume », dirait un poète populaire que j'aime.

Non, le peuple n'est pas conscient. S'il l'était, il serait libre. Conscient et libre, il ne le sera que le jour où il aura acquis le sentiment de sa responsabilité. Jusque là, il restera un malheureux et dangereux esclave.

CLAUDE LE MAGUET.

## Dans la Maison des Morts

*Lire la presse française de gauche est actuellement un vrai réconfort. La victoire, si elle en a grisé beaucoup, a raffermi la pensée de ceux qui s'honorent d'appartenir à l'opposition. La bruyante célébration du triomphe a inspiré de nobles pages. Parmi celles-ci, indiquons cet article de la grande Séverine, qu'a publié la Vérité du 17 novembre :*

Criez moins fort, parlez moins haut : il y a des morts dans la maison !

J'entends bien que les pouvoirs publics ont décrété la joie, suggéré son déclenchement, autorisé Paris à sortir de sa sage « réserve ». J'ajouterai même que j'ai, dans ma vie déjà longue, rencontré peu de documents aussi parfaitement... surprenants que la proclamation du Conseil municipal à ce propos. Nous autres, les vieux, nous étions habitués à voir la « Grand' Ville » manifester sans permission ses colères, ses douleurs, ou ses liesses. Il faut croire que c'est changé ; que la capitale attendait l'exhortation de ses édiles pour laisser éclater ses sentiments.

Croyons plutôt, disons plutôt, que la formidable détentente a été l'échappement d'une soupape hermétiquement close depuis plus de quatre ans. Elle a traduit la profondeur des souffrances qu'on avait dû taire, des lassitudes qu'on avait dû cacher — et l'exécration du fléau.

C'en était fini des angoisses pour l'être aimé, en péril au loin : pour les êtres faibles ici menacés. C'en était fait des taubes, des zeppelins, des gothas, des berthas. C'en était fini des nuits d'alarme et des jours de stupeur — on ne tuerait plus.

Car il est bien entendu que cette guerre fut la dernière, n'est-ce pas ? Trop d'hommes ont accepté de mourir sur la foi de ce serment pour qu'il y soit manqué, sous aucune forme et sous aucun prétexte. Traité qu'a sacré à jamais la disparition d'un des deux contractants. Nous ne saurions devenir, à notre tour, le pays des « chiffons de papier »... surtout à l'égard de héros défunts !

*On ne tuerait plus !* Cela seul eut suffi à emplir d'allégresse les cœurs les plus désabusés.

Mais peut-être eut-elle pris une autre forme.

On ne règle pas à son gré, c'est certain, les mouvements populaires, mais on les peut orienter, puisqu'on les détermine, paraît-il. Il n'en eût pas coûté davantage de prévoir, et de faire que ce jour ne ressemblât à aucun autre, fût tout investi de noblesse et de beauté.

Le recul rend le coup d'œil plus juste. La presse s'est appliquée à communiquer aux provinces la vision exacte de ces heures. Elle apprend qu'au poing de Jeanne d'Arc, un patriote, mieux intentionné que renseigné, a arboré l'étendard américain (ce que la pauvre fille a dû être surprise !); qu'il est demandé que chaque soldat garde son casque (Bélisaire aussi garda le sien); que Paris souhaite l'exhibition aux Champs-Élysées d'une grosse Bertha (comme crachoir ?); qu'un poilu très malpropre et très éméché s'étant manifesté sur le boulevard, toutes les femmes se sont précipitées dessus pour l'embrasser (n'y en avait-il point d'autres, lavés et pas saouls ?); qu'un autre s'est mis « nu comme un ver » aux applaudissements de la foule, sur la place publique; qu'on a tapé à tour de bras sur des casseroles (ça, il n'est pas trop tôt!) et qu'on s'est lancé des confetti, comme aux plus délirants carnavaux.

Si bien que de tant de puérilité et de vulgarité voulues



dans le choix de l'anecdote, ressort l'impression d'une manière de 14 juillet ou de mi-carême à la dixième puissance.

Du tintamarre, des bousculades, des cris, des rires de filles pincées, des scies de café-conc' mélangées aux hymnes guerriers, la spéculation sur les drapeaux comme sur les fromages... Oui, on s'était imaginé tout autrement cette minute solennelle.

C'est le débordement de la survie, pour les autres et pour soi; c'est humain... Et je ne serais pas tant sévère si l'on me semblait ménager suffisamment la douleur qui se tait et qui se cache — mais qui entend et qui voit.

Deux millions cinq cents mille hommes fauchés, rien qu'en France; sans compter ceux des colonies! Le quart, presque le tiers de la population valide masculine.

Deux millions cinq cent mille victimes!

On sait qu'il y a des parents stoïques qui, ayant fourni trois, quatre enfants au charnier, regrettent de n'en pas avoir procréé davantage pour alimenter le « matériel humain ». On sait que des veuves stoïques s'accommodent du sacrifice de l'époux, acceptent d'un cœur résigné le troc de l'amour contre la gloire.

« Refoulons nos larmes », prescrit le Conseil municipal...

Mais je ne m'occupe pas des « surhumains ». Ils échappent à ma compétence aussi bien qu'à ma compréhension. Les humains seuls m'occupent, les pauvres humains tant déchirés.

Je songe aux pères, aux mères, aux sœurs, aux fiancées, aux orphelins en âge de comprendre, à tous ceux qui pleurent, se désolent; et pour qui le prestige est inexistant auprès de la tendresse.

Leur misère infinie valait quelque atténuation au débordement du triomphe. S'imaginer-t-on bien l'accroissement de désespoir que leur apportent ces jours, pour d'autres bienheureux?

— Lui, il ne reviendra pas...

Et de sangloter, en maudissant le destin! Certes, leur tristesse sans égoïsme ne souhaitait pas à autrui un semblable malheur. Mais ce serait trop demander que de les vouloir inaccessibles à l'envie, dans le domaine du regret et de l'amour.

— Pourquoi le « mien » plutôt que le « sien »?

Interrogation non formulée, mais si compréhensible, tellement naturelle, et touchante en sa cruelle ingénuité! Car elle ne les a pas empêchés de souhaiter la fin du massacre... tandis que les endeuillés belliqueux, pour leur vengeance, poussaient à d'autres deuils.

Aussi j'aurais voulu, en raison de leur détresse, par reconnaissance pour leur douceur meurtrie et discrète, que la joie demeura un peu mélancolique et recueillie, qu'elle resta noble, — à leur niveau, à leur diapason.

Deux millions cinq cent mille victimes!

Le pavoisement, on le voyait par un long crêpe, avivé d'une petite cocarde tricolore. On l'a fait avec un grand drapeau nu, cravaté d'un mince lien noir. Et je songe qu'au soir de la bataille de la Marne — celle par qui Joffre permit les autres et, avant tous, « mérita de la patrie » — comme on le sollicitait de laisser pavoiser:

— Oh! non, fit-il gravement, il y a trop de morts...

SÉVERINE.

---

*Si tu veux avancer dans l'étude de la sagesse, ne refuse point sur les choses extérieures de passer pour imbécile ou insensé.*

EPICTETE.

## Lago Maggiore

Nous venons de cueillir les premières fleurs de Pâques; des primevères dorées qui font des petits nids dans les champs escarpés, des violettes odorantes plus humbles et plus basses que les brins d'herbes, des fleurs d'orangers d'un parfum violent et des fleurs blanches sentant la glycine.

Bien que ce soit ici la Suisse, c'est tout de même l'Italie! L'écume des vagues dorées en murmure le nom, les villages encadrés entre les montagnes et le lac le prononcent, c'est comme le son des cloches, le tintement des voyelles: Giubaco, Locarno, Magadino, Ascona, Brissago! Nous la retrouvons dans les montagnes; la ligne lente des sommets, encore recouverts par la neige ressemble à l'architecture douce d'un vieux « canzone ». Les intervalles que forment les rochers bruns, descendant vers le lac, rappellent la mesure d'un air de Spontini. C'est bien l'Italie!

La frontière politique passe en zig-zag parmi les rochers et les ondes du lac. Il paraît qu'un fil de fer à pointes est tendu quelque part. Pareils à la mouette qui flotte, petite et drue, sous ses ailes blanches, nos sentiments voguent au large, à travers le soleil, vers la rive défendue où au midi les îles Borromées flottent dans la baie étincelante.

Un coup de fusil; les rochers en rendent l'écho. Nous n'y faisons pas attention, à quoi bon s'émotionner? Ici l'on ne tire pas sur des hommes, ici on ne fait point la guerre. Allègrement, le son résonne des montagnes...

Nous approchons des pierres romaines. Un lézard passe la tête par un creux du vieil aqueduc, nous lorgne de ses yeux qui paraissent avoir un âge formidable et disparaît. Nous nous arrêtons à une « osteria ». Un mulet et une chèvre s'approchent, quêtant des caresses. Nous retrouvons du monde de notre hôtel, ils sont là, les mains pleines de fleurs, buvant du chianti. Aujourd'hui la jeune Portugaise phthisique ne tousse point. Le petit enfant anglais boit du lait.

Soudainement quelque chose tombe des buissons au-dessus de la chaumière, comme une bête blessée, et rampe vers les rochers. Grand Dieu! un homme! oui, c'est bien un homme. Comme son visage est blême! Ses traits portent un air inconscient d'animal, ils sont d'un vert brunâtre comme son uniforme. Il n'est pas blessé, mais il tremble. L'immense chapeau des bersaglieri — comment ne l'a-t-il point perdu dans la montagne — est tombé à terre; la plume tremble. Les genoux de l'homme tremblent aussi et ses épaules — a-t-on jamais vu des épaules chéries trembler de cette façon?

Deux gendarmes suisses accourent, le fusil sur l'épaule, rouges, suants. Ils ont entendu le coup de fusil de la garde frontière des voisins et tout de suite ils ont compris: c'est un déserteur; dans quelques minutes il apparaîtra. Car ils connaissent ce spectacle, hélas! il n'y



a que les acteurs qui changent... Ils se sont approchés de lui, hésitant à le prendre par le bras, pour qu'il ne s'effraie point. L'un lui offre un verre de vin; il reste là, regardant sans voir, toujours tremblant.

Nations, nations! Voilà ce que vous avez fait de vos hommes! Demandez encore des villes qui ne vous appartiennent pas, faites la conquête de chaumières, libérez un village! — moi j'ai vu et j'en rends témoignage, — voilà ce que vous avez fait de vos hommes pour obtenir la victoire! Et ce crime effroyable dont je vois le dernier acte n'est que la millièème partie du crime que vous commettez envers vos citoyens.

Voici les alliés de l'Italie. Je regarde les deux Français, la Portugaise, la famille anglaise. Leurs visages montrent-ils de l'indignation? Sentent-ils — ce qui pourrait bien être — que cet homme fait subir une injure à son pays? Mais non, leurs visages effarés laissent voir une honte bien autre. Il ne manquerait que cela : de la pitié envers une nation en guerre, pitié envers cette grande machine qui ne cesse de tourner, de marcher, comme si de rien n'était... Ils ressentent l'injure que *l'homme* a subie.

Il ne veut pas boire. Les deux Suisses l'emmènent, la main sur l'épaule. Il s'en va, l'homme injurié. Je crois que ces deux mots seront le titre que le Balzac du siècle à venir donnera à la série de ses romans.

Nos cœurs battent moins fort, nous reprenons haleine. Nous entendons crier le petit enfant anglais. Y a-t-il longtemps qu'il crie? Il a renversé le lait sur sa robe, effrayé par l'apparition de l'étranger. Maintenant il pleure à sause de ses bas tachés, il pleure très fort.

Ses parents ne l'en empêchent pas, car il sanglote, il sanglote pour nous tous.

HEINRICH EDUARD JAKOB.

(Traduction autorisée de Hermynia de ZUR-MUHLEN).

*Malheur à vous, Scribes et Phariséens hypocrites, parce que vous purifiez le dehors de la coupe et du plat, quand ils sont remplis, au dedans, de rapines et d'immondices! Phariséen aveugle, purifie d'abord l'intérieur de la coupe et du plat, afin que le dehors devienne pur aussi.*

*Malheur à vous, Scribes et Phariséens hypocrites, parce que vous êtes pareils à des sépulcres blanchis! Ils ont, à l'extérieur, une belle apparence; mais au dedans, ils sont remplis d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture. Vous de même : à l'extérieur, vous paraissez justes aux hommes; mais, au dedans, vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité.*

Evangile selon saint MATTHIEU.

## VIENT DE PARAITRE

Un roman de Henri Guilbeaux :

### Joseph Solvaster

SOUVENIRS D'UN FORAIN, DACTYLOGRAPHIÉS SOUS SA DICTÉE PAR SON AMIE ET PUBLIÉS APRÈS SA MORT PAR UN GROUPE D'AMIS

En vente aux tablettes . . . . 4 fr. Franco. 4 fr. 10

## Confiance à l'homme

Notre confiance n'est pas faite d'aveuglement. Nous voyons clair, mais nous savons que l'égarément dont est frappé présentement l'humanité ne la condamne pas pour toujours. Et nous n'abandonnons pas la lutte. Nous nous reprochons au contraire de n'avoir pas assez lutté et d'avoir par cela même une part de responsabilité dans la catastrophe. L'immensité de la tâche nous est une raison d'agir avec plus d'acharnement. Notre optimisme, à nous, est fait de la conviction que nous possédons d'une rédemption possible de l'humanité et de la certitude que le miracle dépend de l'effort de chacun.

C'est le contraire du courage que de tout accepter, de « ne pas s'en faire ». C'est se cramponner à ce qui est par crainte de ce qui pourrait être.

Ce qui est : douleur, gâchis, laideur! Vous ne voulez rien voir?... Nous vous exposerons tout. Et c'est en vous forçant à regarder que vous en viendrez à comprendre la nécessité d'un changement. Vous verrez que la laideur du monde, c'est la laideur de tous, la vôtre, celle de vos frères. Et vous voudrez vous améliorer, vous aiderez vos frères à le faire quand vous aurez été frappés d'horreur par les plaies que vous aura révélées l'observation de la vie sans logique, sans beauté et sans bonté qu'est la nôtre.

Le spectacle d'aujourd'hui est éloquent. Regardons. En dépit de la thèse barrésienne qui prétend que la guerre élève l'homme, celui-ci ne montre pas figure morale bien belle depuis que le fléau s'est abattu sur le monde. C'est qu'un artiste de l'espèce de M. Barrès ne saurait découvrir la beauté où nous autres, gens frustes, l'admirerions. Du sang! de la volupté! de la mort!... Et du profit!... Très peu pour nous. Et nous ne sommes pas faits pour nous enthousiasmer de voir l'hypocrisie et l'égoïsme tenir la partie dominante dans les relations humaines. Admirez, M. Barrès, admirez!... Caïn est partout, sacrifiant son frère, de mille manières, brutale ou raffinée, habile et prudente; crime revêtant tous les aspects et commis par convoitise d'un faux bien.

Voyez s'édifier les usines et les banques, monuments de profit, temples de l'or dispensateur d'une prétendue puissance et des seules satisfactions matérielles s'affolant de leur limitation.

Assistez à la curée universelle. Le temps est limité. Il ne s'agit pas de laisser passer l'occasion. Et l'appât du gain, artificiel soleil au froid rayonnement, fascine l'humanité asservie.

Mais puisque nous n'éprouvons que tristesse au spectacle dont s'exaltent M. Barrès et ses pareils, cherchons le moyen de n'en plus être affligé. Et qu'on prenne garde aux solutions trop simplistes du problème. Ces solutions seraient fausses. N'ayons pas crainte de nous dire que le mal est partout. C'est à cette seule



condition que nous pourrions y apporter remède. La question de degrés n'est pas celle qui importe. Nous ne sauverons rien en mettant en accusation la classe dont la cupidité se satisfait, si pour beaucoup de ceux qui la combatte, il s'agit d'atteindre aux mêmes vaines jouissances. Il y a dans la cupidité aspirant à se satisfaire le même principe corrompé et malfaisant. Une aspiration est bonne ou mauvaise en soi et ce n'est pas le succès qui la caractérise.

C'est d'un mal moral que souffre la société. C'est pourquoi nous ne pouvons nous rallier aux solutions ordinairement proposées. Aucun remède n'aura d'effet qui ne s'attaquera à la cause. L'immoralité sociale, qui est faite de l'immoralité individuelle, n'est guère envisagée. On ne s'attarde pas à une observation profonde de la société, parce que ce n'est pas d'une transformation profonde qu'on est soucieux.

Et les rôles sont renversés. Ainsi, parce que tablant sur ce qu'il nous est donné d'observer, nous rejetons le messianisme révolutionnaire, on nous accuse de manquer de confiance en l'humanité. Au contraire, nous accordons crédit à l'homme, à l'individu, puisque nous attendons de lui seul son émancipation. La réalisera-t-il? C'est à quoi nous ne saurions répondre? Ce qui est sûr, c'est qu'il en a la possibilité et que nul ne le peut pour lui.

Différents systèmes appelés à modifier l'ordre de choses actuels sont proposés. Ceux qui les conçoivent partent de cette idée que l'homme ne saurait se conduire sans réglementation. C'est conclure à son immoralité foncière. Dès lors, je me demande ce qui pourra sortir de moral d'une réglementation de l'immoralité. Celle-ci se manifestera quand même et d'autant plus qu'elle devra livrer un permanent combat à ce qui la veut juguler. Et dites-moi? Les hommes étant immoraux, au nom de quoi certains d'entre eux pourraient prétendre à les administrer, à leur définir une règle de conduite? Ceux-là s'abusent qui forment des plans de reconstitution sociale et les veulent imposer. Une meilleure société ne peut dépendre que du développement de la conscience individuelle. Vous n'aurez rien réalisé si votre système est en lutte avec ceux qui le doivent subir.

Confiance à l'homme! Il doit pouvoir, en se rendant maître de lui-même, se libérer de toute contrainte et par son personnel effort faire belle la vie : anarchie! Ou bien déniez-lui toute grandeur, toute idéale possibilité et classez-le parmi les bêtes porteuses du collier ou du licou, qu'il faut mener à la laisse ou guider à la rêne : esclavage!

« Nous sommes parfaitement habitués à raisonner sur les moyens d'organiser la vie des autres, dit Tolstoy; et ces raisonnements ne nous semblent pas étrangers. Ils seraient pourtant superflus si les hommes étaient religieux, partant libres. Ils sont, en effet, le résultat du despotisme, de la domination de l'un ou de quelques-uns sur la multitude.

« Cette erreur est nuisible non seulement parce qu'elle fait souffrir ceux qui subissent l'oppression des despotes, mais encore parce qu'elle diminue chez tous la conscience de la nécessité de s'amender. Or cette conscience peut seule avoir une action sur le prochain ».

Qu'on me permette de citer ces quelques lignes d'une de mes causeries qui montrent que nous nous trouvons dans le sillage spirituel de l'apôtre : « En identifiant la révolution avec l'insurrection, en en faisant des synonymes on commet une dangereuse erreur! On dispense ainsi l'homme de tout effort sur soi-même, effort dont dépend une transformation sociale réelle. La révolution doit se *préparer* en nous pour pouvoir se réaliser dans la société. Elle ne peut être que le reflet, la répercussion dans la vie extérieure, de notre vie intérieure. La révolution, c'est l'individu asservissant les faits à une volonté de justice. »

L'important n'est pas de concevoir un système nouveau de société. Il s'agit de se demander si les gages qu'aura conservé l'ancien chez les individus ne sera pas de nature à compromettre la viabilité de toute réforme.

J'ai entendu exprimer cette idée que rien n'est bien détruit que ce qu'on remplace. Nous affirmerons, nous, que rien ne se remplace qui n'est bien détruit. L'idée ne fait rien disparaître sans le remplacer. La haine ne périra que parce que sera né l'amour. Appliquez-vous donc à tuer tout ce qu'il y a de mauvais en votre être, vous y gagnerez la bonté. Et n'imaginez point des systèmes destinés à faire agir sagement les fous et vivre en harmonie les méchants. Il est de faux libres-penseurs qui constatant les méfaits du dogmatisme religieux, se sont empressés de le remplacer par le dogmatisme scientifique. Le dogmatisme, loin d'être détruit, n'en a que la vie plus dure. Et les rites, les cérémonies accomplis et célébrés sur le mode laïque sont tout simplement un peu plus ridicules que dans la tradition.

Et c'est à une modification de ce genre plutôt qu'à une transformation profonde qu'on aboutira dans l'ordre social si l'on s'attache à la réalisation d'un plan préconçu au lieu de s'en remettre à la rénovation individuelle.

On se plaît aussi à dénaturer notre pensée et à nous représenter comme des hommes résignés à la mauvaise organisation. La vérité est que nous sommes les vrais révoltés, ceux de toujours. Et cette révolte, du point de départ à l'arrivée, ne s'égare pas. Nous nous révoltons contre la violence en n'acceptant pas sa loi. Qu'elle veuille nous subjuguier, elle nous trouve insoumis, et rebelles nous lui sommes jusqu'à ne pas nous laisser pousser à sa manifestation. Ce que nous réprouvons du dehors ne vaudra pas mieux venant de nous.

Celui-là se croit un révolté qui se soumet à tout dans l'espoir qu'une révolution viendra mettre un terme à son esclavage. On peut, raisonnant ainsi, accepter les pires choses. La guerre, par exemple. Les révolutionnaires ne s'y sont pas opposés sans doute parce qu'elle



est un mal inhérent à notre organisation et que la révolution l'abolira. Il se trouve même des logiciens pour déclarer que seule la révolution détruira la guerre, mais qui comptent sur la guerre pour obtenir la révolution. Mais j'arrête ceux qui se précipitent pour m'objecter qu'effectivement pourtant, la guerre a fait naître quelque part la révolution. Oui, et ailleurs un surcroît de réaction. Derrière cette révolution, au surplus, il y a quatre ans de martyre qu'elle ne peut effacer. Tous les peuples en viendront peut-être à rejeter d'un coup d'épaule le poids trop lourd qu'on leur fait supporter, mais l'entente que nécessitera ce geste eût gagné à se produire avant l'épreuve.

Les erreurs de pensée sont trop lourdes à solder pour qu'on ne craigne point de les voir se reproduire. Un effort de toujours pour se garder libre semble impossible à faire, et l'on retarde l'échéance libératrice. Fondant sur d'incertaines hypothèses, on croit qu'elle sera possible en un seul coup. Mais les mécomptes surviennent. Ce qui fut négligé au fil du temps devient quelque chose d'énorme dont il faut se défendre pour ne pas être écrasé.

Au lieu de faire dépendre de soi-même la disparition des maux que la société impose, on attend son salut de la disparition de celle-ci. Mais elle ne saurait disparaître tant que ce qu'elle exige sera obéi.

Confiance à l'homme. Qu'il veuille et la liberté sera.

CLAUDE LE MAGUET.

## Prières

### I

*Un blasphème étreint l'Univers, les lys de la Jeunesse sont tachés de sang, les Ames souffrent dans la boue avec les Corps,*

*A la Vie, cette Reine, on a ôté ses voiles et sa couronne, la Mort profanée n'est plus qu'une ordure que l'on balaie à peine.*

*Et pourtant, ô mon Dieu! dans nos cœurs désolés vous demeurez comme le cri de la Justice, comme le regret de la douceur fraternelle, comme le goût même de l'Amour.*

### II

*Puisque les peuples ne sont plus qu'un pauvre troupeau traqué que l'on jette à l'abattoir,*

*Ne les arracherez-vous pas, mon Dieu, au pouvoir inepte des gouvernements, aux mains sanglantes des Chefs et des Rois?*

*L'énigme du Monde pèse sur nos cœurs ainsi qu'un doute envers votre bonté.*

*Mais peut-être commencerons-nous d'accepter et de comprendre*

*Si, cherchant parmi tant de tyrans le seul roi véritable, nous trouvons à son front le crachat des hommes, l'atroce couronne, le sang du Supplice et la sueur de l'Agonie.*

JEAN LUNAIRE.

## En lisant

*Etrange et belle figure que celle du peintre Van Gogh. Sa correspondance avec Emile Bernard, réunie par les soins de M. Ed. Vollard, permet de découvrir l'intime rapport qui exista entre l'homme et l'artiste :*

Mon cher Bernard,

Tu fais très bien de lire la Bible. Je commence par là, parce que je me suis toujours abstenu de te recommander cela. Involontairement, en lisant les citations multiples de Moïse, de saint Luc, tiens, me dis-je, il ne lui manquait plus que cela, ça y est maintenant en plein... la névrose artistique.

Car l'étude du Christ la donne inévitablement, surtout dans mon cas où c'est compliqué par le culottage de pipes innombrables.

La Bible, c'est le Christ, car l'Ancien Testament tend vers ce sommet. Saint Paul et les Evangélistes occupent l'autre pente de la montagne sacrée.

Que c'est petit, cette histoire! Mon Dieu, voilà. Il n'y a donc que ces Juifs au monde, qui commencent par déclarer tout ce qui n'est pas eux impur.

Les autres peuples sous le grand soleil de là-bas, les Egyptiens, les Indiens, les Ethiopiens. Babylone, Ninive, que n'ont-ils leurs annales écrites avec le même soin! Enfin, l'étude de cela c'est beau, et enfin savoir tout lire équivaldrait à ne pas savoir lire du tout.

Mais la consolation de cette Bible si attristante qui soulève notre désespoir et notre indignation, nous navre pour de bon, tout outré par sa petitesse et sa folie contagieuse. La consolation qu'elle contient, comme un noyau dans une écorce dure, une pulpe amère, c'est le Christ.

Le reste me fait un peu sourire, le reste de la peinture religieuse — au point de vue religieux, non pas au point de vue de la peinture. Et les primitifs italiens, Botticelli, disons les primitifs flamands, Van Eyck, allemands, Cranach, ce ne sont que des païens qui ne m'intéressent qu'au même titre que les Grecs, que Velasquez et que tant d'autres naturalistes.

Le Christ seul — entre tous les philosophes, magiciens, etc. — a affirmé comme certitude principale la vie éternelle, l'infini du temps, le néant de la mort, la nécessité et la raison d'être de la sérénité et du dévouement. Il a vécu sereinement, en *artiste plus grand que tous les artistes, dédaignant et le marbre et l'argile et la couleur, travaillant en chair vivante.*

C'est-à-dire que cet artiste inouï et à peine concevable, avec l'instrument obtus de nos cerveaux modernes, nerveux et abrutis, ne faisait pas de tableaux, ni de statues, ni de livres; il l'affirme hautement, il faisait... *des hommes vivants, des immortels.*

C'est grave, ça, surtout parce que c'est la vérité.

Ce grand artiste n'a pas non plus fait de livres; la littérature chrétienne, certes, dans son ensemble, l'indignerait et bien rares sont dans celle-là les produits littéraires qui, à côté de l'Evangile de Luc, des épîtres de Paul — si simples dans leur forme guerrière — puissent trouver grâce. Ce grand artiste — le Christ — s'il dédaignait d'écrire des livres sur les idées (sensations) a certes bien moins dédaigné la parole parlée — la Parole surtout (quel semez. quelle moisson, quel figuier! etc.).

Et qui nous oserait dire qu'il en ait menti, le jour où, prédisant avec mépris la chute des constructions romaines, il affirma: « Quand bien même ciel et terre passeraient, mes paroles ne passeront point ».

Ces paroles parlées — qu'en grand seigneur prodigue il ne daignait même pas écrire — sont un des plus hauts — le plus haut — sommets atteints par l'art qui y devient force créatrice, puissance créatrice pure.

Ces considérations, mon cher copain Bernard, nous mènent bien loin, bien loin; nous élevant au dessus de l'art même. Elles nous font entrevoir l'art de faire la vie, l'art d'être immortel-vivant.

Elles ont des rapports avec la peinture.

Le patron des peintres — saint Luc, médecin, peintre évangéliste — qui a pour symbole, hélas, rien que le bœuf, est là pour nous donner l'espérance.

Pourtant notre vie propre et vraie est bien humble, celle de nous autres peintres végétant sous le joug abrutissant des diffi-



cultés d'un métier presque pas praticable sur cette si ingrate planète, à la surface de laquelle « l'amour de l'art fait perdre l'amour vrai ».

Puisque pourtant rien ne s'y oppose — en supposant que dans les autres innombrables planètes et soleils il y ait également et des lignes et des formes et des couleurs — il nous demeure loisible de garder une sérénité relative quant aux possibilités de faire de la peinture dans des conditions supérieures dans une autre existence, par un phénomène peut-être pas plus malin et pas plus surprenant que la transformation de la chenille en papillon, du ver blanc en hanneton.

Laquelle existence de peintre-papillon aurait pour champ d'action un des innombrables astres qui, après la mort, ne nous seraient peut-être pas davantage inaccessibles que les points noirs qui, sur la carte géographique, nous symbolisent villes et villages, ne nous le sont dans notre vie terrestre.

La science — le raisonnement scientifique — me paraît être un instrument qui ira bien loin dans la suite.

Car voici : on a supposé la terre plate. C'était vrai; elle l'est encore aujourd'hui, de Paris à Asnières par exemple.

Seulement n'empêche que la science prouve que la terre est surtout ronde. Ce qu'actuellement personne ne conteste.

Or, actuellement, on en est encore, malgré ça, à croire que *la vie est plate* et va de la naissance à la mort.

Seulement, elle aussi, la vie, est probablement *ronde*, et très supérieure en étendue et capacité à l'hémisphère qui nous est à présent connu.

Des générations futures, il est probable, nous éclaireront sur ce sujet si intéressant, et alors la Science elle-même pourrait — ne lui déplaise — arriver à des conclusions plus ou moins parallèles aux dictions du Christ, relatives à l'autre moitié de l'existence.

Quoiqu'il en soit, le fait est que nous sommes des peintres dans la vie réelle et qu'il s'agit de souffler de son souffle tant qu'on a le souffle.

Ah! le beau tableau d'Eugène Delacroix : *La Barque du Christ sur la mer (sic) de Génésareth*. Lui — avec son auréole d'un pâle citron — dormant lumineux dans la tache de violet dramatique, de bleu sombre de rouge sang du groupe des disciples ahuris — sur la terrible mer d'émeraude montant, montant jusque tout en haut du cadre. Oh, la géniale esquisse! Je te ferais des croquis si ce n'était qu'ayant dessiné et peint depuis trois ou quatre jours avec un modèle — un zouave — je n'en peux plus; au contraire, cela me repose et me distrait d'écrire.

C'est très laid ce que j'ai foutu : un dessin du zouave assis, une esquisse peinte du zouave contre un mur tout blanc, et enfin son portrait contre une porte verte et quelques briques oranges d'un mur. C'est dur et enfin laid et mal foutu. Pourtant, puisque c'est de la vraie difficulté attaquée, ça peut aplanir la route dans l'avenir.

La figure que je fais est presque toujours détestable pour mes propres yeux, et les yeux des autres à plus forte raison; pourtant c'est l'étude de la figure qui fortifie le plus, si on la fait d'une autre façon qu'on nous l'enseigne chez Monsieur Benjamin Constant, par exemple.

Ta lettre m'a fait bien plaisir, *le croquis est très, très intéressant*, et je t'en remercie bien. Je t'envoierai ces jours-ci un dessin, de mon côté. Ce soir, je suis trop éreinté, mes yeux sont fatigués si ma cervelle ne l'est pas.

Dis donc, te rappelles-tu du *Jean-Baptiste*, de Puvis? Moi, je trouve cela épatant et aussi magicien qu'Eugène Delacroix.

Le passage que tu as déniché dans l'Évangile concernant Jean-Baptiste est absolument ce que tu y as vu... Des gens qui se pressent autour de quelqu'un : « Es-tu le Christ? Es-tu Elie? » Comme serait de nos jours de demander à l'Impressionnisme ou à un de ses représentants chercheurs : « As-tu trouvé? » C'est bien ça.

Mon frère a dans ce moment une exposition de Claude Monet — dix tableaux, faits de février à mai, à Antibes — c'est fort beau, paraît-il.

As-tu lu jamais la vie de Luther? Car Cranach, Dürer, Holbein, lui appartiennent. C'est lui — sa personnalité — qui est la haute lumière du Moyen Âge.

Moi, je n'aime pas plus que toi le Roi-Soleil-éteignoir, il me semble plutôt, ce Louis XIV — mon Dieu, quel emmerdeur *en tout*, cet espèce de Salomon méthodiste. Je n'aime pas non plus Salomon et aussi pas du tout les méthodistes — Salomon me semble un païen hypocrite, je n'ai vraiment pas de respect pour son ar-

chitecture, imitation d'autres styles et pas du tout pour ses écrits, car les païens ont mieux fait.

Dis-moi un peu où tu en es pour ce qui regarde ton service militaire. Faut-il, oui ou non, parler à ce sous-lieutenant zouave? Vas-tu en Afrique ou pas? Surtout cherche à te faire du sang; avec l'anémie, on n'avance guère, la peinture va lentement; faudrait tâcher de te faire un tempérament dur à cuire; tempérament à vivre vieux, faudrait vivre comme un moine qui va au b... une fois par quinzaine — cela je le sais, c'est pas très poétique, mais enfin je sens que mon devoir est de subordonner ma vie à la peinture.

Si j'étais au Louvre avec toi, je voudrais bien voir les primitifs en ta société.

Au Louvre, moi je vais toujours, encore, avec grand amour, aux Hollandais, Rembrandt en tête, Rembrandt que j'ai tant étudié autrefois — puis Potter, par exemple, qui vous fait sur un panneau de quatre ou de six, un étalon blanc seul dans une prairie — un étalon qui hennit et bande — désolé sous un ciel gros d'orage, navré dans l'immensité vert-tendre d'une prairie humide. Enfin il y a des merveilles dans les vieux hollandais n'ayant aucun rapport avec n'importe quoi.

Poignée de main, et encore une fois merci de ta lettre et de ton croquis.

## A la volée...

Des « révolutionnaires » français n'ont pas démordu, pendant cette guerre, de l'idée qu'il fallait obtenir la défaite des Allemands afin de voir éclater chez eux la révolution, parce que seuls les vaincus s'insurgent contre leur gouvernement. De la part de révolutionnaires, un tel raisonnement est proprement une trahison, car si de la défaite doit naître la révolution, c'est désirer garantir son pays d'un branle-bas social que de vouloir pour lui la victoire.

Quelle idée géniale que celle de la société des nations! Et dire que l'on voit s'embarquer dans ce moderne bateau des gens à qui ne manque pas le sens critique. Société des nations : société des États. Il n'y a rien de changé. Confier le sort des peuples à une telle organisation, c'est tout bonnement comme si l'on s'en remettait à une association de brigands de la sécurité des voyageurs. L'usurpation est le principe même de l'organisation étatiste et, par conséquent, le pivot de son action. La convoitise, l'esprit de domination tourbillonnent en cyclone. Bien fou serait celui qui voudrait en régler l'allure. Ils tournent, tournent, follement tournent, élargissant le cercle.

Société des nations! Belle trouvaille, en vérité. Mais voyons, sacrés pacifistes mal déséquipés! ne vous est-il pas donné de comprendre qu'il n'existe de nations que parce que sont annihilés les peuples. Le jour où *seront* ceux-ci, l'union se fera d'elle-même puisqu'il n'y aura plus de nations pour les séparer.

Les intellectuels — à part de rares et louables exceptions — ont perdu toute autorité morale. Ils ne représentent pas mieux la véritable intelligence que les politiciens ne personnifient le socialisme. Ils ont, sans profit, prospecté le champ de la pensée éternelle. Que dis-je! de cette pensée, ils ont détruit la signification, nié la valeur d'enseignement en ne lui trouvant pas d'applica-



tion. Une pensée est chose morte si elle ne se manifeste, ne se traduit pas par des faits. Ecrits et parlés, les plus beaux préceptes, les plus nobles thèmes, les observations les plus profondes ne sont que des mots. Mots : momies ! C'est jaune, sec et froid. C'est privé d'âme et de cœur, ça manque de sang. La pensée faite chair et vie, voilà ce qu'il faut. Pour exister, le beau et le bien demandent à être agis. Il n'a servi de rien aux intellectuels de connaître les grandes œuvres puisqu'ils n'en ont point pénétré le sens. Les philosophes et les savants sont autant le jouet des événements que les agriculteurs et les égoutiers. Plus même, car une fois engagés dans l'erreur, empêtrés dans la sottise, ils trouveront mille raisons pour n'en plus sortir. Seule, l'affirmation des principes confère l'autorité morale et le droit d'enseigner les hommes.

Et puis, tout est pour montrer que la règle de sa conduite est à trouver ailleurs que dans les livres. On n'étudie pas la bonté, et les peuples les plus justes ne sont pas les plus instruits.

□

D'estimables jeunes gens m'ont voulu convaincre de la certitude d'une vie céleste après la mort terrestre. Je ne comprends pas la peine qu'ils se donnent à vouloir ranger chacun à leur avis. Qu'on l'admette ou non, il ne sera ni plus ni moins fondé. Si l'ordre des choses veut qu'après cette existence, nous en ayons une autre à vivre ailleurs (pourvu qu'on ne s'y batte pas comme ici et que la justice y soit autre chose qu'un thème pour despotes !) croire ou non ne change rien au fait.

Il n'est pas sensé de se passionner pour des choses qui ne dépendent pas de nous. Que la vie continue ou s'arrête, nul n'y peut rien. Tandis qu'il est nécessaire de concourir de toutes nos forces aux choses qui requièrent notre volonté. Il dépend de l'effort de chacun que s'établisse le règne de la justice sur la terre. Amener les hommes à cet effort, voilà l'œuvre féconde à laquelle je voudrais voir s'employer les jeunes gens dont je parle.

C. L. M.

## Service de Librairie

A ajouter aux listes précédentes :

Frédéric Adler. — <i>Pourquoi j'ai assassiné le comte Sturghkh</i> (préface et traduction de Edmondo Peluso) . . . . .	0,50
Epictète. — <i>Maximes</i> . . . . .	0,30
Fontenelle. — <i>Dialogues des Morts</i> . . . . .	0,30
Henri Guilbeaux. — <i>Joseph Solvaster</i> . . . . .	4,—
Henry Comte de Fitz-James. — <i>Bravo Nicolai</i> . . . . .	0,50
Lamennais. — <i>Du passé et de l'avenir du peuple</i> . . . . .	0,30
Lucrèce. — <i>De la nature des choses</i> , 2 vol., chaque . . . . .	0,30
Mably. — <i>Entretiens de Phocion</i> . . . . .	0,30
Misiano. — <i>Tènebre</i> , bozzetto sociale . . . . .	0,50
F. Luca Relli. — <i>Gli occhi aperti</i> , libro per i ciechi . . . . .	0,60
Shakespeare. — <i>Les Joyeuses Commères de Windsor</i> . . . . .	0,30
— <i>La Tempête</i> . . . . .	0,30
Vauvenargues. — <i>Œuvres choisies</i> . . . . .	0,30

## Pour Henri Guilbeaux

Notre ami Guilbeaux est encore arrêté. Et contre lui, la calomnie va son chemin rampant. Pour injurier un homme dans l'impossibilité de se faire entendre, il faut le même courage que pour pousser les autres à se faire massacrer. Il est donc compréhensible que des journalistes ne s'en soient pas privés.

Mais pourquoi Guilbeaux a-t-il été arrêté ? Il ne nous déplairait pas de l'apprendre. La cause de sa première incarcération est restée inexplicée. Celle d'aujourd'hui est un nouveau mystère. On dirait que l'habitude s'acquiert de ces sortes d'opérations dont on ignore le motif. Voyez déjà le cas Bertoni. On dit que l'habitude est une seconde nature. Un Suisse observait devant nous, l'autre jour, qu'à cette nature nouvelle, l'esprit démocratique n'avait rien à gagner.

Pour expliquer l'arrestation de notre ami, on a déclaré qu'il avait pu jouer un rôle dans les récents événements. Mais ceux qui avancent cela savent pertinemment que c'est faux, Guilbeaux, durant toute la grève, n'a pu faire un pas sans être filé. Cette filature date même d'avant le mouvement. Les autorités genevoises ont pu se rendre compte qu'il n'y a nullement pris part. Mais l'ordre d'arrestation (ordre ou contreséing) est venu de Berne, dit-on, où l'on a la conviction que la grève a été provoquée par des menées bolchévistes. Il est permis de douter que cette conviction soit fondée. Il a existé des mouvements de grève générale avant que le mot « bolchévik » soit connu. Les Russes n'ont pas inventé l'action sociale. L'honneur en reviendrait plutôt aux capitalistes qui ont obligé les travailleurs à la défensive. Et puis, il est absolument contraire à la vérité que Guilbeaux se soit rendu coupable de menées révolutionnaires en Suisse. Preuve en est que *demain* n'a été l'objet d'aucune plainte de la part des autorités fédérales. Par des documents, Guilbeaux a fait connaître dans sa revue l'organisation de la nouvelle Russie. Il n'y a rien là que les lois puissent réprimer.

Ces mesures contre notre ami viennent au moment où celui-ci était repris par ses préoccupations littéraires. Ce furent ses conférences sur Rodin, la publication de son beau roman : *Joseph Solvaster*, écrit avant la guerre ; ce sont enfin d'autres travaux littéraires et historiques pour lesquelles il avait recueilli notes et documents et qu'il s'appropriait à mettre sur pied.

Il est impossible qu'on ne rende pas bientôt Guilbeaux à sa tâche incontestablement belle et utile.

Un camarade cherche à se procurer l'*Évangile de l'Heure*, de P. Berthelot (éd. des *Temps Nouveaux*). Adresser offres aux tablettes.

L'éditeur responsable : Salives.